

GÉREZ VOTRE BIBLIOGRAPHIE
EN UN CLIC AVEC LA NOUVELLE VERSION...

Thomson Reuters

EndNote
Advance your Research and Publish Instantly



Licence
À partir de*
187€
HT

LA RÉFÉRENCE MONDIALE EN MATIÈRE DE GESTION BIBLIOGRAPHIQUE
3 900 FICHIERS DE CONNEXION, + DE 700 FILTRES D'IMPORTATION, + DE 4 500 STYLES DE REVUE



Des millions de chercheurs, d'auteurs, d'étudiants et de bibliothécaires utilisent EndNote pour interroger des bases de données bibliographiques en ligne, organiser leurs références, leurs images et leurs PDFs dans n'importe quelle langue, et créer ainsi leurs propres bibliographies et listes de figures en quelques clics.



Retrouvez l'intégralité des nouveautés EndNote X4 sur :
www.ritme.com/go/endnote

(*) Tarif hors-taxe «Éducation», soit 223,65 € TTC, valable jusqu'au 15.12.2010, soumis à condition - Livraison par téléchargement

RITME INFORMATIQUE

34, Bd Haussmann - 75009 Paris

Tél. : 01 42 46 00 42 - Fax : 01 42 46 00 33 - www.ritme.com — info@ritme.com



Licence
À partir de*
423€
HT



**NOUVELLE VERSION
DE LA RÉFÉRENCE MONDIALE
EN ANALYSE DE DONNÉES QUALITATIVE**

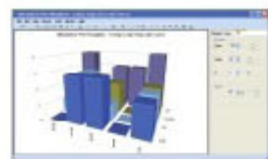
NVIVO

VIDÉOS – ENREGISTREMENTS D'ENTRETIENS – DOCUMENTS – PHOTOS – CLIPS MÉDIA – MUSIQUE – PODCAST

Utilisé par de nombreux organismes universitaires, gouvernementaux et commerciaux, NVIVO 9 permet de télécharger et d'analyser des documents vidéo et audio, des images et du texte placés côte à côte. Le logiciel peut être utilisé pour tester des théories, déterminer des tendances et contre-vérifier l'information. Il est possible de créer des tableaux et des modèles professionnels et d'échanger des dossiers de projets NVIVO et des résultats par l'intermédiaire de mini sites web, même avec les personnes qui n'ont pas NVIVO.



Retrouvez l'intégralité des nouveautés NVIVO sur :
www.ritme.com/go/nvivo



(*) Tarif hors-taxe «Éducation», soit 505,91 € TTC, valable jusqu'au 15.12.2010, soumis à condition - Livraison par téléchargement.

© Ritme Informatique 2010 - Contact : info@ritme.com - Tous droits réservés.

Plus d'informations :
www.ritme.com

Pour toutes commandes, merci d'indiquer
la référence suivante : PLS1110

Plus d'informations :
info@ritme.com

Le temps double de l'Égypte ancienne

Jan Assmann

Pour les anciens Égyptiens, le temps n'était pas un flux s'écoulant en permanence en direction de l'avenir, mais l'union de deux aspects complémentaires : Djet, la durée éternelle, et Neheh, le temps cyclique.

À la fin du V^e siècle avant notre ère, Héraclite écrit : *À ceux qui descendent dans les mêmes fleuves surviennent toujours d'autres et d'autres eaux*. Que signifie cette métaphore ? Que demain, aujourd'hui sera déjà du passé. Que le temps naît du caractère passager de toute chose. Que, parce que tout phénomène semble avoir une cause passée, et que, parce que nous nous souvenons du passé et non du futur, nous divisons le temps en passé, présent et avenir. Cette trilogie est inscrite dans la structure de la plupart des langues indo-européennes. Elle nous paraît naturelle ; nous la croyons universelle.

L'est-elle vraiment ? Comme nous allons le voir, l'Égypte ancienne fournit un exemple de culture qui avait une tout autre notion du temps : une notion double alliant le passager et le durable.

À la trilogie passé-présent-avenir des cultures indo-européennes répond en effet, chez les anciens Égyptiens, la dualité de Djet et de Neheh. Ces termes ne désignent pas des phases résultant l'une de l'autre, mais des aspects qui doivent être joints pour décrire complètement le temps. Ces aspects se rapportent à tout processus temporel, qui peut être soit « accompli » (perfectif), soit « inaccompli » (imperfectif).

Djet correspond à l'aspect perfectif du temps, c'est-à-dire à l'indéfectible durée de ce qui est parfait. Quand le dieu de la Bible est ainsi loué : *Car mille ans sont à tes yeux, comme le jour qui est passé hier* [...], nous lisons dans deux hymnes égyptiens : *La Djet est devant tes yeux (Amon) comme le jour qui est passé hier*.



De son côté, Neheh correspond à l'aspect imperfectif du temps, au mouvement cyclique jamais achevé, au retour incessant des jours, mois, années et autres cycles plus longs, tel celui du décalage entre le calendrier égyptien et le calendrier solaire, qui ne s'annule que tous les 1 460 ans (période de Sothis).

La trilogie passé-présent-futur nous semble d'autant plus naturelle qu'elle est inscrite dans les temps de nos verbes. Toutefois, la dualité des aspects « évolution (déroulement) » et « perfection (achèvement) » est naturelle aussi. De fait, l'anglais compte parmi les rares langues indo-européennes qui comportent une structure verbale traduisant l'aspect imperfectif : la forme progressive de, par exemple, *I am coming*.

La valeur qu'accordaient les locuteurs des anciennes langues égyptiennes aux aspects perfectifs et imperfectifs était aussi inscrite dans leurs systèmes verbaux. Quand il leur fallait exprimer quelque chose au passé, au présent ou au futur, les anciens Égyptiens se servaient de paraphrases. Il existait ainsi un verbe signifiant « avoir fait

quelque chose dans le passé ». Le futur s'exprimait à l'aide de la préposition « vers, en direction de » : « je viendrai » se disait ainsi « je suis en direction de venir ».

Pour saisir les concepts égyptiens, il est intéressant de prendre en compte l'étymologie des mots et surtout leur étymographie (l'origine de leur graphie). S'agissant de Neheh, cette approche est informative. La racine principale du mot est *hh* et caractérise des concepts tels que « chercher », « envahir » et « millions ». À première vue, ils n'ont pas grand-chose à voir entre eux et rien avec le temps, mais l'idée d'infini et d'imprévisible colle à chacun d'eux. De cette racine sont aussi issus les mots égyptiens *houh* et *haouhet*, qui désignent le chaos, l'interminable « pas encore temps ». La réplication dans ces mots du *h* et le préfixe *h-* (comme dans *h-aouet*) suggère un mouvement interne cyclique se répétant sans cesse.

Neheh s'écrivait en outre avec le soleil pour déterminatif. Les déterminatifs sont des signes sans valeur phonétique qui indiquent non pas une prononciation, mais l'appartenance à une classe de sens. Or le

déterminatif « soleil » se retrouve sur presque tous les termes temporels de l'Égypte ancienne, tels « heure », « jour », « saison », « année », « demain », « hier » : il se rapporte à la classe sémantique du « temps », ou plus exactement au temps mobile Neheh. Et quel autre déterminatif que le soleil, qui se lève et se couche tous les jours, serait mieux à même d'exprimer cette nuance ?

Le dieu-soleil, associé à Neheh

Le temps cyclique se manifestait aux yeux des Égyptiens quotidiennement et partout, dans les fluctuations du niveau du Nil, dans les migrations saisonnières des oiseaux, dans le cycle de la naissance et de la vie, dans la maturation et le vieillissement des hommes, dans la course des étoiles, les phases croissantes et décroissantes de la Lune, les enterrements et les avènements des rois. Bref, tout ce qui entourait l'Égyptien ancien, ainsi que les rythmes biologiques marquant son existence, manifestaient le travail de Neheh.

1. LE CARACTÈRE PERMANENT de la pierre était pour les Égyptiens une manifestation du temps immuable, de ce qui dure éternellement, aspect qui s'opposait au temps fini des cycles. Aujourd'hui encore, les pyramides expriment fortement cette notion égyptienne de l'éternité : construites en pierre pour durer, elles semblent immuables.

L'ESSENTIEL

✓ Dans l'Égypte ancienne, la notion de temps comportait deux aspects complémentaires : un aspect cyclique représenté par Neheh, et un aspect immuable représenté par Djed.

✓ Ces deux aspects du temps s'imposaient au cosmos et à tout ce qui existait.

✓ Pour un ancien Égyptien, le salut consistait à passer d'une existence inscrite dans les cycles temporels du monde supérieur à une existence inscrite dans le temps immuable du monde souterrain.



2. SUR LE COFFRE D'OR de Toutankamon, un détail (*ci-dessus*) montre les divinités Neheh (*à gauche*) et Djet (*à droite*), la tête surmontée par leurs hiéroglyphes. Dans la mythologie des anciens Égyptiens, Neheh et Djet produisaient ensemble le temps et par là l'ordre du monde. Ce dernier supposait que Rê, le dieu-soleil, voyage chaque jour à travers le ciel à bord de sa barque sacrée (*papyrus à droite*) et chaque nuit à travers le monde souterrain. Chaque lever de soleil était donc une victoire remportée par Rê sur les « forces des ténèbres ».

Par opposition, le mot Djet recevait un tout autre déterminatif : il représentait la Terre et le sol, l'archétype de ce qui est solide et durable. Djet représentait donc un temps contenant l'accompli et le parfait.

Les deux notions se complétaient pour former un concept global de temps ou d'éternité, ce qui s'exprimait aussi dans les genres des deux mots : tandis que Neheh, le temps mouvementé, est masculin, Djet, le temps de la durée, est féminin.

Il y a 43 ans, lors de mon premier séjour à Thèbes, j'ai découvert dans deux tombes du XII^e siècle avant notre ère un hymne (*voir ci-contre*) qui montre clairement le rôle que jouent les deux aspects dans la cosmologie égyptienne.

cosmiques de Djet se traduisaient aussi chez les hommes : des monuments de pierre en matérialisaient la durée immuable.

Cet hymne nous fait pénétrer dans la notion de temps des Égyptiens anciens, plus précisément dans leurs conceptions religieuses. Neheh, le temps cyclique, était le temps du dieu solaire. Ce temps était associé au devenir, dont le hiéroglyphe était un scarabée, symbole central de la théologie égyptienne. Ce n'était pas l'être, mais le devenir qui se trouvait au centre de la pensée. Neheh était de ce fait aussi le temps du culte.

Bien que le rite serve en premier lieu à la construction et à l'entretien du temps Neheh, chaque culte avait la forme d'un calendrier ritualisé. En Égypte, des spécialistes observaient le ciel, mais pas, comme en Mésopotamie, pour y découvrir des phénomènes singuliers interprétés comme des signes annonçant le futur, que l'on pouvait ainsi penser maîtriser ; cette attention au cosmos ne portait pas sur les exceptions, mais sur les phénomènes réguliers. C'est dans la régularité de processus cycliques que se manifestait à l'Égyptien le caractère divin du cosmos. Les calendriers solaire ou lunaire étaient avant tout des instruments servant à mettre le temps en ordre et à le maintenir en marche par le rite.

Un bel exemple de cette mentalité est le rituel des heures, une célébration de la course solaire pratiquée dans tous les temples égyptiens dédiés au Soleil. Il s'agissait par là de soutenir le combat ininterrompu de Rê contre Apopis, personification du désordre, de l'évolution du monde vers l'immobilité et la désintégration, un combat auquel participaient tous les dieux. Sans cet effort pensait-on, le Soleil n'aurait pu avancer.

Hymne d'une tombe à Thèbes

(XII^e siècle avant notre ère)

Soyez salués Neheh et Djet,
Qui avez fondé le ciel sur ses piliers,
Qui avez fait le ciel et l'avez fixé
à ses limites,
Et qui y avez mis la Ba's des dieux,

Pour que Rê y monte et y brille
en tant que lune,
Sur les bras de Houh et de Hauhet,
Sur les mains duquel se trouve Neheh,
Dans le poing duquel se trouve Djet.

Neheh arrive rajeuni,
Guidant le Nil depuis sa caverne,
Pour maintenir hommes et dieux en vie,
Qui matin après matin se lève tôt,
Pour enfanter des années
Dans l'éternité de l'éternité.
Thèbes continue parce qu'elle est fondée
Sur les bras de Neheh et de Djet.
Rê disparaît dans cela,
Ses neuf divinités réalisent la Ma'at
Et anéantissent l'injustice.
(Faites le sacrifice divin aux dieux
et le sacrifice des morts aux éclairés.)

Neheh et Djet, piliers du ciel

Neheh et Djet soulèvent le ciel haut au-dessus de la Terre, ce qui signifie que le temps a créé l'espace. Cela seulement rend possible le voyage de Rê, qui traverse le ciel sous la forme du Soleil et, chose intéressante dans cet hymne, également sous la forme de la Lune. C'est ainsi que sont apparus les jours, les mois, les saisons, les années, et que le temps est devenu mesurable. Le mot égyptien pour année signifie « ce qui se rajeunit », d'où le fait que le temps Neheh est rajeuni quand il lance une nouvelle année, dont le début était marqué par la crue du Nil. La séparation du ciel et de la Terre imposait aussi une distance entre les humains et les dieux. Cette distance obligeait à construire des temples, à créer des représentations des dieux, à développer des rites et à faire des sacrifices, afin de ne pas rompre le lien avec les dieux. D'où le rappel aux rites dans la dernière strophe de l'hymne. Par ailleurs, les aspects

Autre exemple de cette mentalité : les Égyptiens utilisaient des calendriers de jours fastes et de jours néfastes (« hé-mérologies »), où chaque jour de l'année était relié à un événement mythique et recevait l'une des trois qualifications : favorable, neutre ou défavorable. Ces calendriers n'étaient cependant pas adaptés aux événements imprévus et uniques, donc à ce que nous décrivions comme l'Histoire. Ne passait pour significatif et, pour cette raison, marqué de déterminatif, que ce qui se répétait. Ce qui en revanche sortait du cadre, et qui dans d'autres cultures serait passé pour un présage, n'avait aucune signification aux yeux des Égyptiens. Le temps calendaire n'était donc nullement un tonneau vide, dans lequel coulaient sans fin les événements, mais plutôt un programme débordant de sens, que l'on interprétait par des rites, afin d'éviter de précipiter les événements.

C'est aussi pourquoi on cherche – mais en vain – dans les textes égyptiens de grandes rétrospectives. Les scribes, qui n'y plaçaient que des événements, accordaient autant d'importance à la célébration d'une fête qu'à l'érection d'un bâtiment ou à une victoire sur l'ennemi. Tout s'écrivait sous la forme d'un calendrier, auquel le temps conférait un rythme et une continuité, calendrier qui maintenait un ordre et donnait un cadre au sein duquel on pouvait s'orienter et s'identifier.

Une cosmologie connue sous le nom de *Livre de la déesse du ciel Nout* décrit le lever du soleil de la façon suivante : *Il [le dieu solaire] est apparu comme il est apparu la première fois dans la terre de la première fois.* C'est pourquoi la disparition de Rê derrière l'horizon à la fin de son cycle quotidien ne signifiait pas la fin du monde, mais son entrée dans la Terre dont il était sorti, et donc seulement l'accomplissement d'un

cycle, qui ne pouvait que signifier le commencement prochain d'un nouveau cycle. Ce processus formait en quelque sorte l'histoire sacrée égyptienne, le dessein divin, le salut égyptien.

C'est pourquoi l'accomplissement des rites et la formation rituelle du temps étaient si essentiels : le monde humain était aussi censé se renouveler sans cesse dans ses déroulements étatiques, sociaux et personnels, afin de revenir à l'état idéal de la « première fois ». C'est dans le mystère du coucher et lever quotidiens du soleil que s'enracinaient toutes les espérances relatives à l'au-delà et à l'immortalité. En effet, grâce au temps cyclique, l'être humain pouvait espérer un renouvellement : le coucher du soleil et la fin de la vie se correspondaient. Dans la conception égyptienne, réussir signifiait donc non pas un progrès, mais un retour au début, à la première fois, aux modèles du passé, à la norme des ancêtres.

De Djet à l'empire des morts

Quant à Djet, le complément de Neheh, son sens culturel est clairement lié à l'érection de monuments en pierre. Aujourd'hui encore, le visiteur des pyramides ou des temples des morts sur la rive gauche du Nil, à Louxor, n'est pas sans ressentir, malgré l'agitation touristique qui l'entoure, une impression d'éternité. Avec Djet, nous quittons l'empire de Rê et entrons dans celui d'Osiris, dieu des morts, qui est lui-même un mort, et en tant que tel persiste à exister dans une perfection immuable. C'est ce qu'exprime son surnom Ounen-Néfer « celui qui existe dans la perfection ». Comme le temps Neheh était lié au dieu solaire et au devenir, le temps de Djet l'était à Osiris et à l'être.

L'AUTEUR



Jan ASSMANN a enseigné de 1976 à 2003 l'égyptologie à l'Université de Heidelberg, en Allemagne. Depuis 2005, il est professeur honoraire d'histoire de la culture et de la théorie religieuse à l'Université de Constance.

✓ BIBLIOGRAPHIE

J. Assmann, *Das Doppelgesicht der Zeit* il altägyptischen Denken, in *Stein und Zeit, Mensch und gesellschaft im Alten Ägypten*, pp. 32-58, Munich, 1991.

F. Servajean, *Djet et Neheh - Une histoire du temps égyptien*, Presses universitaires de la Méditerranée (Montpellier), 2007.



© Shutterstock/Jorge Sanchez Torra

3. LES SOUVERAINS DE L'ANCIENNE ÉGYPTE construisaient de monumentales installations funéraires en vue de devenir partie du temps Djet, le temps de l'éternité. Ci-dessus, le temple funéraire de la reine-pharaon Hatchepsout (XV^e siècle avant notre ère).



4. LE DIEU RÊ, ici symbolisé par une tête de bélier, au cours de son voyage dans le monde souterrain, se fond vers minuit avec Osiris, le souverain des morts. Les déesses Nephthys (à gauche) et Isis (à droite) le protègent.



5. SEUL CELUI QUI, SA VIE DURANT, vit selon la Ma'at, l'ordre divin, pouvait espérer être admis dans le royaume d'Osiris. Cette admission était décidée par un tribunal des morts qui pesait le cœur du défunt en utilisant comme contrepoids une plume, symbole de puissance.

Le temps de Djet était aussi celui de la récompense morale et de la responsabilité. Il était fondé sur une structure morale, qui reposait sur la conviction que chaque être humain doit rendre des comptes pour ce qu'il a ou n'a pas fait. Le temps apparaît là comme un rapport entre action et conséquence, qui selon la conception égyptienne était garanti par la Ma'at, un concept ajoutant les notions de vérité, de justice et d'ordre. Les humains devaient réaliser la Ma'at par leur façon de diriger leurs vies, et cela en pensant les uns aux autres et en agissant les uns pour les autres.

La Ma'at était le concept central de l'éthique coopérative. Si chacun pense aux autres, par exemple en étant hospitalier, en respectant ses devoirs, en agissant pour les autres, alors le bien est récompensé, tandis que le mal est puni ; le rapport entre l'acte et ses conséquences est établi. Ce rapport n'est pas automatique comme une loi naturelle, mais il agit dans le cadre du souvenir et de l'attention, de nos pensées et actions pour les autres. L'existence d'un sens du monde était donc une question d'attention, et celle de l'absurdité du monde une affaire d'oubli. Nous pouvons donc parler de « temps du souvenir », s'agissant de la dimension morale du temps en Égypte ancienne.

Qui agissait de façon morale restait pour toujours dans le souvenir de la postérité. Seul le juste pouvait prétendre à l'immortalité. Les Égyptiens croyaient qu'après la mort, ils devraient rendre des comptes à Osiris et à un tribunal des morts pour la façon dont ils avaient mené leurs vies. Pendant qu'ils assuraient avoir vécu selon la Ma'at (selon la vérité, la justice et l'ordre) et ne pas avoir commis une longue liste de péchés, leur cœur était placé sur une balance (voir la figure 5). Chaque mensonge le rendait plus lourd, et quand le plateau de la balance était trop lourd, un monstre l'avalait. Celui dont le cœur était sans péchés, Osiris le prenait en son empire, et par là dans le temps éternel.

Perfection et éternité n'étaient donc pas seulement une question de pierre et de monuments, mais aussi et surtout d'accomplissement moral. Pour durer dans l'espace du temps de Djet, trois choses étaient nécessaires : la « vertu », c'est-à-dire l'accomplissement moral, l'écriture, afin de pouvoir la rapporter, et un monument de pierre pour porter les inscriptions correspondantes, de façon à perpétuer le souvenir de la vertu. C'est pourquoi les

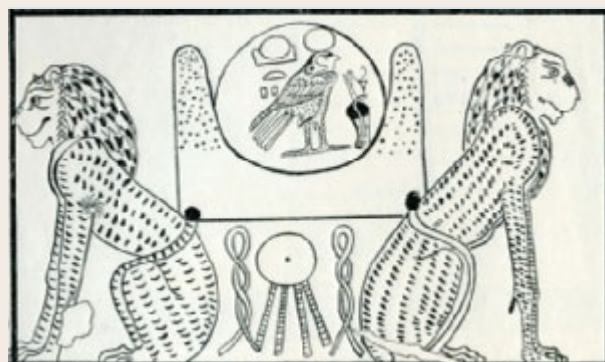
Imaginons que l'on ait demandé à un Égyptien des anciens temps la signification des termes Djet et Neheh. Il aurait probablement répondu : « Neheh, c'est le temps des êtres et des choses qui viennent au monde, qui se transforment, qui vieillissent et qui meurent ; ainsi, les plantes, les corps célestes, les nuages, la pluie, la crue du Nil, les êtres humains ; Djet, c'est le " temps " de ce qui est immuable, de ce qui ne se transforme jamais, de ce qui reste toujours identique à lui-même ; ainsi, la Terre, les dieux, le corps momifié des défunts, les sanctuaires des temples, etc. »

Ces deux notions ne sont pas indépendantes, car Neheh s'inscrit dans Djet, comme le masculin dans le féminin. La combinaison des deux n'est pas statique, mais dynamique, le temps s'extrayant régulièrement de l'immuabilité pour accompagner les êtres et les choses destinés à exister, puis à disparaître. Au terme de cette durée, et en vertu de son caractère cyclique, Neheh regagne Djet.

Ainsi, par exemple, la végétation croît, puis s'étiolle le temps d'un cycle Neheh sur une terre qui, elle, est Djet.

À l'origine, le monde n'était pas soumis au temps : il était Djet. Les hommes, qui vivaient en bonne entente avec les dieux, se révoltèrent. Pour les punir, le démiurge créa le ciel afin d'y abriter les manifestations célestes des dieux (leurs ba), étoiles et constellations. Par leur mouvement régulier dans le ciel, elles créèrent le nombre du temps et le temps lui-même. Ainsi, punition suprême, les hommes devinrent mortels.

Dans le monde des hommes, principalement soumis à Neheh, les lieux où les dieux se manifestèrent la première fois conservèrent leur caractère immuable (Djet). C'est là que furent construits, aux époques les plus reculées, les premiers enclos sacrés avec, à l'entrée, le mât signalant une présence divine. C'est là que, plus tard, se dressèrent les temples en pierre, matériau immuable par définition. C'est là enfin



LES DEUX LIONS AKER soutiennent le signe de l'horizon d'où surgit le disque solaire, à l'intérieur duquel se trouve le faucon solaire Rê-Horakhty, qui produit le temps Neheh par ses cycles quotidiens.

que Pharaon officie, qu'il communique avec les dieux, là où le temps rejoint l'immuabilité.

La nature temporelle de Pharaon est également duelle. En effet, lorsque les dieux créèrent le monde, ils conçurent la fonction royale de manière immuable. Car pour les dieux et les hommes, un monde sans roi est inconcevable. Revêtu de la fonction royale, le nouveau pharaon est immergé dans l'immuabilité, mais reste mor-

tel en tant qu'humain. Le temps Neheh est donc à nouveau déterminé par l'immuabilité Djet, la durée de vie du roi par l'immuabilité de la fonction. Quand le cycle vital de Pharaon parvient à son terme et qu'il est conduit dans sa dernière demeure, le décompte des années est ramené à zéro, et un nouveau cycle commence.

Frédéric Servajean,
Institut d'Égyptologie
François Daumas

tombeaux monumentaux des Égyptiens ne sont pas seulement un moyen de se souvenir, mais aussi une institution morale.

Toutefois, le caractère particulier de la construction égyptienne du temps ne tenait pas tant à la différenciation de ses deux dimensions qu'à la façon dont elles étaient liées : c'est ensemble que Neheh et Djet formaient le temps. Beaucoup de représentations du dieu solaire le montrent en train de traverser le ciel pendant le jour et en train d'éclairer Osiris dans le monde souterrain pendant la nuit. Cette union nocturne de Rê et d'Osiris correspond au lien entre Neheh et Djet.

Dans la tombe de la reine Néfertari (la principale épouse de Ramsès II, vers le XIII^e siècle avant notre ère) se trouve la représentation d'une momie à tête de bélier, un disque solaire sur la tête, qui est par ailleurs flanquée et protégée par les déesses Isis et Nephthys (voir la figure 4). Les inscriptions placées sur les côtés expliquent : « Voici Rê, qui repose en Osiris, voici Osiris, qui repose en Rê. » Dans la mythologie égyptienne, c'est à minuit que les représentants du temps cosmique, éternellement cyclique, entraînent en contact

avec la perfection immuable. La tête de bélier se rapporte à la forme prise par le dieu solaire la nuit et la momie à Osiris. Les déesses Isis et Nephthys se rapportent aussi à Osiris qu'elles protègent.

Neheh le jour, Djet la nuit

Le temps se trouve aussi être représenté au XVII^e chapitre du *Livre des morts*. Deux lions tournés vers l'extérieur flanquent le hiéroglyphe du mot Achet, qui désigne un endroit entre deux montagnes où le Soleil apparaît et disparaît (représentation difficile à comprendre, puisque les horizons Est et Ouest y sont fusionnés). À côté du lion gauche se trouve l'inscription « le jour de demain », tandis que l'inscription « le jour d'hier » est à côté du lion droit. On lit dans le texte situé sous la représentation :

Je suis le hier, je connais le demain.

Que signifie cela ?

En ce qui concerne le hier : c'est Osiris.

En ce qui concerne le demain : c'est Rê.

Dans le même texte figure aussi :

Quant à Neheh, c'est le jour.

Quant à Djet, c'est la nuit.

Les deux lions, qui flanquent le lever de

soleil et qui représentent aussi demain et hier, ou le jour et la nuit, et symbolisent donc Neheh et Djet, représentent aussi l'unité du temps, qui rassemble ces deux aspects.

En plus du cosmos, l'être humain existait dans les deux aspects aussi. En construisant des monuments, les humains aspiraient au temps Djet, et, au cours des rites, dont le déroulement immuable représentait le retour éternel des cycles cosmiques dans les actions humaines, ils s'approprièrent une partie de Neheh. C'est pourquoi, pendant le rituel de l'embaumement, le prêtre prononçait les mots évoquant le *Ba*, sorte de composante mobile de l'être humain qui le quittait et lui revenait régulièrement :

Que ton Ba existe, en ce qu'il vive dans Neheh,

Comme Orion dans le corps de la déesse du ciel ;

En ce que ton cadavre dure dans Djet

Comme la pierre de la montagne.

Ainsi, après sa mort, un Égyptien désirait se fondre dans le temps cosmique en ses deux aspects : le temps du ciel, cyclique, et celui de la Terre, immuable. ■

HISTOIRE DES SCIENCES

La mission jésuite en Chine : tempêtes, science et politique

Au XVI^e siècle, le jésuite italien Matteo Ricci et 13 confrères embarquaient pour la Chine. S'ils ne convertirent pas les Chinois au christianisme, ils leur transmièrent de nombreux savoirs occidentaux en astronomie, mathématiques et géographie.

Isaïa IANNACCONE

Le 23 mars 1578, une procession parcourt les rues de Lisbonne : elle accompagne 14 missionnaires jésuites au port, près de la tour de Belém. Parmi eux, l'Italien Matteo Ricci, mort il y a tout juste 400 ans. À l'aube du jour suivant, trois imposants navires descendent le Tage pour gagner l'Océan et faire voile jusqu'en Inde, qu'ils atteindront le 13 septembre à Goa, enclave portugaise, après avoir contourné l'Afrique. C'est le début d'un périple qui s'achèvera le 7 août 1582 à Macao, important comptoir commercial au Sud de la Chine dont les Chinois ont partiellement confié la gestion aux Portugais.

Bravant les terribles conditions des voyages en mer de l'époque, les 14 missionnaires de la Compagnie de Jésus ont embarqué. Leur objectif : propager et imposer leur foi aux « païens » de l'Empire du milieu. Dans leurs malles s'entassaient aussi livres et objets de science. Bien leur en a pris, car les Chinois seront hermétiques au discours missionnaire, et le défi de Matteo Ricci et de ses confrères se jouera sur le fil de la science.

À cette époque, qu'ils soient Français, Italiens, Espagnols, Portugais, les jésuites ont pour vocation d'évangéliser des peuples. Ils sont d'abord éduqués dans les prestigieux collèges de leur ordre religieux, pourvoyeurs pendant deux siècles de l'élite des savants – dont le mathématicien Marin Mersenne (1588-1648), René Descartes

(1596-1650) et Voltaire (1694-1778) –, ainsi que la plupart des nobles appartenant à la classe dirigeante de l'Europe des Lumières. Nombre d'intendants régionaux de France ont notamment été préparés dans ces collèges. Cinq années sont consacrées aux études grammaticales et littéraires, puis trois années aux sciences – mathématiques, géométrie, physique, géographie, astronomie –, à la philosophie et à la théologie.

Un voyage épouvantable

Après leurs études, s'appuyant souvent sur l'armée coloniale en place, les missionnaires partent convertir les peuples non chrétiens aux quatre coins du monde – Amériques, Inde, Japon. La Chine est la prochaine destination. Toutefois, aucune armée ne les y soutiendra cette fois : les Chinois veillent à ce que les Portugais ne s'aventurent pas sur le territoire au-delà de la presqu'île de Macao ; Matteo Ricci et ses confrères seront seuls, avec pour seules armes leurs convictions et leur savoir.

Leur premier défi est la traversée des océans, tant à l'époque il est courant de périr durant

le voyage. Les trois navires sur lesquels ils sont répartis – le *Saint Louis*, le *Saint Grégoire* et le *Bon Jésus* – sont des carques, de solides bateaux construits en bois de teck indien à Goa ou à Cochin, en Inde, et équipés de canons (20 à 28 bouches de feu).

Chaque équipage compte presque 120 hommes. À bord du *Saint Louis*, Matteo Ricci est inscrit sur la liste des passagers comme *romani philosophus* (philosophe romain). Les bateaux sont si lents qu'une lettre que le jésuite enverra de la Chine à son supérieur à Rome mettra 17 ans pour arriver en Europe ! Aussi écrit-il prudemment à son vieux père : « Je ne sais pas si ma lettre vous trouvera sur la terre ou au ciel... »



LE JÉSUISTE ITALIEN Matteo Ricci (1552-1610), fondateur de la mission jésuite en Chine, est célébré chaque année en Chine pour avoir amorcé les échanges culturels et savants entre Orient et Occident. Cette statue a été érigée à Pékin en son honneur. À partir de 1582, Ricci se consacra à ces échanges. Il s'éteignit à Pékin, où il fut enterré avec l'approbation de l'empereur.